



L'HERITAGE

Donc, en l'honneur des bois et des nymphes champêtres,
En l'honneur de la gloire et de la liberté,
Des dévouements obscurs, du vrai, de la beauté,
On chante encore, — et c'est l'héritage des maîtres.

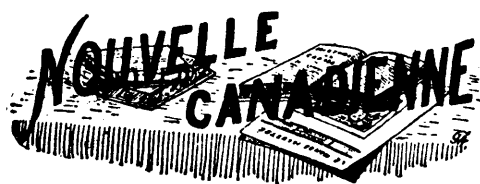
Depuis l'âge héroïque et les rudes ancêtres,
Par les échos du temps à jamais répétés,
Le cri que nous poussons ne s'est pas arrêté,
Et l'art n'a point péri, dont nous sommes les prêtres.

Il ne périra point. Nos enfants, quelque jour,
Devant le même autel, avec le même amour,
Adoreroient la Muse et reprendront le Livre ;

Et nous leur transmettrons l'héritage immortel :
Les douleurs à subir, l'idéal à poursuivre,
Et le sang de leurs cœurs à verser sur l'autel.

Charles Tudes

Paris, 1892.



UNE VICTIME D'AMOUR

I

—Tiens ! George, il y a un siècle que je t'ai vu.
Viens donc avec moi, mon vieux camarade, et ce
soir, la théâtre, tu comprends....

—Mais pardon, je suis heureux de te revoir....
mais tu comprends, je suis marié.... et....

—Marié, toi ? Ah ! tant mieux, j'ai t'estime en-
core davantage. Marié ! mais c'est le bonheur,
mais c'est le triomphe, mais c'est la récompense de
trois années d'inquiétude, de douleurs atroces.
C'est le rêve changé en réalité, c'est la rose blanche
au parfum enivrant qui remplace sur ta poitrine
la petite fleur fanée que Julie avait laissé tomber
et que tu avais recueillie avec tant d'empres-
sement. Tu es heureux, je voudrais partager ton
bonheur. J'y ai une petite part, moi aussi, car tu
me racontais tes peines, tes inquiétudes, et quand
le soir, après ton entrevue avec elle, tu étais triste
et découragé, je te disais de prendre patience....
J'avais raison, hum ! mon vieux, tu as bien fait
d'écouter mes conseils, n'est-ce pas ?

Je parlais toujours, toujours avec une volubilité
qui me surprenait moi-même. Et il y avait si
longtemps que je n'avais pas vu ce pauvre Georges,
ce grand garçon à l'air mélancolique, brave
homme un lion et fort comme une panthère avant
qu'il rencontrât Julie, charmante petite brunette
aux yeux vifs et perçants.

Je parlais toujours, et les gens qui passaient sur
la rue me regardaient avec curiosité. Je parlais
toujours, lorsque je m'aperçus que la main de
Georges n'était plus dans la mienne, que Georges
paraissait distrait et n'écoutait plus mes paroles.

—Mais enfin, tu es heureux, lui dis-je. Je suis
ton ami, et dans ton bonheur ne m'oublie pas. Je
ne te demande pas de prier sur mes cendres, puis-
qu'un jour elles seront mêlées au sable de l'A-
frique, et tu aurais beaucoup trop de peine à les
retrouver dans le grand désert de Sahara. Je n'ai
pas ton bonheur, moi, je ne suis pas aimé comme
toi, mais parle donc, tu es heureux, bien heu-
reux !

—Oh ! oui, bien heureux !

C'en était trop, et je regardai Georges avec sur-
prise. La voix était si triste, le sourire si mysté-
rieux, qu'un pressentiment étrange me frappa.
D'ailleurs, Georges était disparu, et j'entendais
toujours ces mots : bien heureux.

J'ai peut-être étudié à une fausse école ; je suis
peut-être imbu de principes erronés, mais j'ai mon
idéal, moi aussi, et j'ai toujours cru qu'un mariage
d'amour était le seul bonheur qu'il était possible
d'obtenir dans ce monde de misères. M'étais-je
trompé ? Car il n'était pas heureux, lui ; c'était
certain, et pourtant il l'aimait bien autrefois.
Promenades nocturnes au pied de la fenêtre
sombre, petites fleurs jetées sur le balcon, sonnet
langoureux et triste glissé furtivement, larmes
abondantes et rires frénétiques, période passagère
de joie et de tristesse.

—Je vous aime, lui disait-elle souvent en ma
présence.

Mais je remarquais que son esprit était ailleurs,
qu'elle en aimait un autre, secrètement, intérieure-
ment.

Et je me rappelais tout cela.

II

La neige tombe en épais flocons ; le froid est in-
tense ; les promeneurs sur la grande rue S....
ne s'attardent pas à regarder les devantures des
riches magasins aux vitrines bien décorées. J'a-
vais eu une déception, ce soir là, j'étais triste à
mon tour, lorsque je rencontrai Georges une se-
conde fois.

Deux ans s'étaient écoulés depuis notre première
rencontre, et cette fois Georges paraissait plus gai
qu'à l'ordinaire. Il m'accompagna à ma chambre
et me donna deux lettres, dit : lis.

Les impressions que j'ai éprouvées intéressent
peu le public ; que le public les lise et juge.

« A Julie mon ange.

« Enfin j'ai l'occasion de t'écrire. Tu es mariée
malgré toi ; tu es malheureuse pour avoir obéi à
tes parents. Je t'aime, je t'ai toujours aimée.
La vie est bien courte et Dieu permet à l'homme
de chercher le bonheur sur la terre. Est-il juste
que je souffre et que tu sois malheureuse ? Viens
avec moi ; le monde est grand, nous trouverons
bien un coin du ciel où nous pourrions vivre en
nous aimant. Viens, viens.

ALFRED B....»

Et l'autre lettre :

« Mon ange Alfred,

« Je t'aime tu le sais, mais il est mon époux,
lui ; j'ai juré de lui être fidèle et je tiendrai mon
serment. Il y a du bonheur à souffrir quand on
aime. Ne m'oublie pas, mais éloigne-toi. Pars,
ta présence me fait trop souffrir.

JULIE.»

Georges reprit froidement ces deux lettres et
s'éloigna. Je ne cherchai pas à le retenir. A quoi
bon ? Je comprenais sa fausse gaieté.

Un mois après, je lis dans un journal l'entre-
flet suivant :

« Un pénible accident est arrivé ici. M. Georges
L...., bien connu et estimé de tout le monde,
vient de trouver la mort dans des circonstances
pénibles. C'était un homme mélancolique et gé-
néralement triste, mais depuis quelques jours il
montrait une gaieté qui surprenait ses amis les
plus intimes. A une partie de chasse, hier, il
chargeait un revolver, lorsque le coup partit ac-
cidentellement et la balle lui troua la poitrine.
Le malheureux est mort après deux heures de
souffrances horribles. Cet accident est d'autant
plus pénible, que M. Georges était marié depuis
un an à peine avec une jeune, aimable et jolie fille
qu'il aimait éperdument et dont il était souverai-
nement aimé. Le coroner tiendra une enquête
aujourd'hui. »

Je lis l'article sans surprise—je m'attendais à
cet événement—et je me rendis à l'enquête. J'en
avais le droit en ma qualité de journaliste.

Une femme en deuil priait près du cadavre.
Le jury, en délibération depuis quelques minutes,
revint avec le verdict suivant : Tué accidentelle-
ment.

—Le verdict est-il satisfaisant ? demanda le
coroner à la femme en deuil.

—Oui.

Au comble de l'indignation, souffrant les mille
tortures que cet homme avait endurées, je me pen-
chai vers la veuve et lui murmurai tout bas à l'o-
reille :

—C'est pour vous qu'il est mort, le coup n'a pas
parti seul.

Elle devint horriblement pâle, blanche comme
un suaire, sous son voile noir, et s'éloigna.

III

C'est encore l'hiver ! La neige tombe en abon-
dance, une brise glaciale paralyse les membres et
fouette la figure.

La misère est grande dans certains endroits, le
pain manque dans plusieurs familles.

—C'est pour les pauvres, me dit une bonne reli-
gieuse en me tendant la main.

Un sou y tomba.

Cette voix ne m'était pas inconnue. Un souve-
nir vague me revint à l'esprit et une petite pièce
blanche remplaça la pièce de cuivre.

—Dieu vous bénira, me dit la Sœur de Charité.

Cette fois, j'avais compris. C'était Julie, la
veuve de Georges, qui me demandait la charité
pour les pauvres, et je fus plus généreux, parce
que je savais que Julie avait souffert, qu'elle prie-
rait plus ardemment pour ceux qui souffrent.

Pauvre Alfred, il l'aimait bien, mais il n'a pas
trouvé le bonheur.

Plus fort que moi, il doit partir bientôt pour
ces contrées lointaines et sauvages où l'on meurt
au milieu des sacrifices de tout genre. Il n'a pas
voulu enlever le bonheur qui était réservé à
Georges, il a compris, lui aussi, pourquoi son ami
était mort.

C'est lui qui m'a dit d'écrire cet article afin que
le public sache pourquoi il va partir. Il a choisi
une mauvaise plume, mais j'ai fait mon devoir.

En terminant, je ne puis que citer les beaux
vers d'un grand poète que Georges m'adressait
avant de mourir :

Je l'aimais comme on aime ici-bas qu'une fois.
Bien pour moi n'égalait sa noire chevelure,
Sa voix était plus douce encore que la voix
Que l'on entend parfois le soir dans la ramure.

Que reste-il de vous, oh ! mes jeunes années ?
Des larmes, des regrets et quelques fleurs fanées,
Qui, comme ses serments, n'ont vécu qu'un seul jour.

Mathias Filiano

LA CONVERSION D'UN EPOUX

Mon regard s'arrêta charmé à l'aspect d'un élé-
gant cottage, sis sur un délicieux coteau dont la
molle verdure ondule sous la brise, et laisse un
instant apercevoir les humbles et sauvages petites
fleurs qui veulent s'y dérober. Les grands arbres
s'élèvent majestueusement, et balancent au-dessus
de son toit leurs branches protectrices, ou se
mirent dans le ruisseau qui fuit entre leurs troncs
puissants. L'air est rempli de pures et suaves
émanations ; les oiseaux ont des chants d'une mé-
lodie inconnue à mon oreille ; et mon âme tres-
saille d'une douce émotion. Il me semble entendre
les voix des anges qui s'unissent à la nature pour
chanter les louanges de Dieu ; il me semble voir
une auréole au front des heureux qui habitent ce
lieu. Est-ce une illusion, ou bien est-ce ici un
coin du ciel ?

Il est surtout triste de devenir orphelin à cet
âge tendre, où l'enfant n'a pas encore pu recevoir
la semence de vie, les principes chrétiens que de
bons parents étaient à la veille de déposer en son
cœur : il est si souvent à constater que ce pauvre
petit infortuné, subissant l'autorité d'un proche
ou d'un étranger peu soucieux, accepte l'ivraie au